



Arrivé à Toulon il y a vingt ans, j'ai découvert un environnement exceptionnel, tant d'un point de vue paysager qu'humain bien sûr, mais j'ai pu également constater le potentiel de développement économique et culturel que recelait l'agglomération toulonnaise.

Rapidement, revenaient régulièrement dans les conversations des sujets comme « c'est pour quand la traversée du tunnel ? » ou encore, « c'est quand que le RCT redeviendra champion de France ? ».

J'ai attendu vingt ans pour les voir devenir une réalité, le temps d'apprendre mon métier et de comprendre la ville.

J'ai souhaité aujourd'hui la présenter sous un angle différent, rappeler que c'est à l'origine une ville génoise, un port qui attire et amène des individus d'horizons différents, que nous sommes en Provence avec une douceur de vivre et des rapports paisibles entre les gens.

J'ai donc demandé à Laurent Carte, compagnon d'aventures photographiques depuis dix ans, de percevoir avec son œil ce territoire en mutation et de capter le regard de ses habitants, qu'ils soient nés dans la basse ville, au Pont du Las, au pays basque, en Algérie, en Italie... qu'ils se prénomment Aldo, Jacques, Julien ou Jean-François... ils sont Toulonnais, parce que Toulon...

**Antoine Viallet**

Acteur en immobilier d'entreprise  
Membre des Mécènes du Sud





'étymologie des mots  
révèle souvent des vérités.

Aldo Gruarin vient de  
Bagnara, une petite commune  
au nord-est de Venise, voisine de celle  
de Guaro. Une proximité phonétique.

Aldo est né en février 1938 mais ne  
découvrira le sud-ouest que vers l'âge de

10 ans lorsque son père deviendra régisseur du château d'Ondes et sa  
mère servante dans ce même château. Parti à Samatan dans le Gers pour  
apprendre le tournage-fraisage et l'ajustage, le petit Aldo, inévitablement,  
fina a par chausser des crampons et sera happé par le « rugby ».

D'un pas assuré, Aldo traverse la place Louis Blanc pour rejoindre la toute  
nouvelle boutique de la rue Berthelot à l'enseigne des All Blacks.

— Tu sais, ici, les gens aiment le rouge et noir. Mais des fois, ils n'ont envie  
que de noir. Alors ils pourront venir à la boutique.

Il rit.

M. Gruarin aime sa ville. C'est indéniable. Il a posé son sac à Toulon après  
quelques saisons à Toulouse et un passage à Romans.

— Tu comprends, à l'époque, le rugby n'était pas professionnel mais il y avait  
déjà de l'argent en jeu. Moi, on me disait « Aldo, tu joues et c'est tout », mais  
ce n'était pas comme ça que j'avais été élevé. Mes parents me disaient : « On  
n'est pas venu en France pour jouer mais pour travailler ». Alors, j'ai pris un petit  
local en bas de la Place Puget et j'ai commencé à vendre des articles de sport  
en complément du solarium que j'avais ouvert au Mourillon : l'Aldo Beach.

Il rit.

— Et puis ça a marché. Alors j'ai voulu m'agrandir. Pour ça, pendant des  
semaines, j'ai observé les allées et venues dans la basse ville. Où les gens  
venaient, où il travaillaient, mangeaient, d'où ils arrivaient. Et j'ai pris un grand  
local sur la place. C'était pourri, tout tenait avec des épontilles. Une folie. La  
ville n'était pas dans le même état qu'aujourd'hui. Mais je savais que ça allait  
démarquer. Ça a juste pris plus de temps que prévu.

En rugby comme en architecture, le pilier est la pièce sur laquelle s'appuie  
l'édifice. 'élément solide. Et à 76 piges, Aldo « la Gruche » rayonne encore de  
cette solidité même si parfois, au détour de la conversation, le regard se voile à  
l'évocation des coups durs de la vie. Mais le pilier tient bon et quelques instants  
après, en évoquant son ami Spanghero, les frères Camberabero ou l'entrée dans  
l'Arms Park pour d'un grand Chelem célèbre, l'œil devient brillant. Excité.

Il tempête, raconte l'histoire du centre-ville, les diverses politiques mises en place, la  
création des grands centres commerciaux périphériques... il rit, salue une connais-  
sance, embrasse un ami...s'emporte contre l'incurie des diverses associations, le  
manque de lucidité de certains, la lenteur de l'évolution de la ville... Il s'arrête, donne  
un rendez-vous à une relation, plaisante avec un serveur... et repart « en tronche »  
dans la conversation.

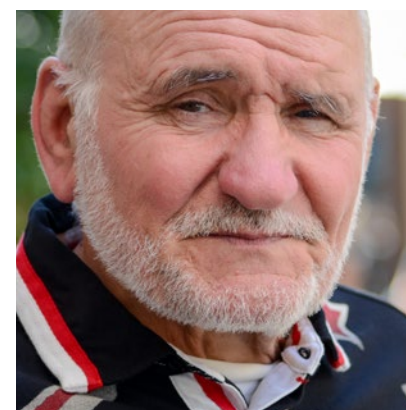
— Quand tu rentres sur le terrain, tu te rends compte de rien. Tu ne vois pas la foule,  
tu n'entends pas les chants. Tu es dedans. En toi, concentré. Ça explose après. C'est  
incroyable. Indescriptible.

Aldo Gruarin ne quittera plus Toulon. Ni son Club, ni sa ville... parce que Toulon est  
bien devenue sa ville. Il s'est battu en tant qu'homme, en tant que commerçant, en  
tant que mari et père.

— Tu comprends, on a le goût du combat. Walter a fait de la politique à Toulouse  
mais y a perdu son temps. Alors moi, ici, j'ai fait ce que j'avais à faire. J'ai travaillé.  
J'aime ça. Et ce n'est pas fini.

Pour illustrer son propos, Aldo enfila un maillot de rugby de prestige, celui des  
Blacks pour poser devant la nouvelle boutique au service de laquelle il met son  
énergie et sa réputation.

Une poignée de main vigoureuse, un large sourire et Aldo repart pour un  
nouveau rendez-vous dans cette ville qu'il a vu se transformer et dont il fut —  
et reste — un acteur incontournable.







a maison dans laquelle vit Jean-François Ruiz n'est pas située à Toulon.

— J'ai grandi à la Garde.

La limite de la commune passait au milieu de la rue. L'autre trottoir, c'était Toulon. Alors je préfère dire que je suis Toulonnais depuis toujours même si je suis pied-noir d'origine espagnole né à Oran.

Jean-François est un jeune pré-retraité de GRDF qui compte bien développer d'autres projets. Il s'est donc inscrit à l'université de Toulon pour suivre une Licence de Management de Projets Culturels et Artistiques. Une formation en lien direct avec une activité qu'il porte déjà depuis cinq ans. Il organise le Supermarché de l'Art Contemporain (SMAC pour les initiés).

— Cette année, l'événement se déroule sur le centre-ville de Toulon. On crée un parcours artistique dans la ville et on présente les œuvres d'une centaine d'artistes. On a souhaité que l'art contemporain soit accessible à tous. Les œuvres sont vendues entre 25 et 250 €. Huit lieux seront ouverts pendant tout le week-end composant une déambulation dans la ville entre la place de la Liberté et le port.

— Autre projet en cours, d'ici un an, sous l'impulsion d'un investisseur privé et en collaboration directe avec Var Aménagement Développement et la ville de Toulon, la rue Pierre Sémard va devenir la

rue des Arts et du Design composées de galeries, d'ateliers, de lieux d'exposition. Avec son projet de galerie, Jean-François vient d'être lauréat du concours Var Terre d'innovation 2014 organisé par le Conseil Général du Var.

Spectateur et acteur de cette ville, il a assisté à la renaissance lente du centre-ville à partir de la fin des années 80, avec un arrêt brutal marqué par l'arrivée du Front National. Il estime qu'il y a une volonté réelle de faire avancer les choses, autant sur le terrain de la rénovation urbaine que sur le terrain culturel.

— La création du théâtre Liberté, la rénovation du Musée d'Art, la maison de la photographie, la villa Noailles, la Villa Tamaris Pacha ont porté un souffle nouveau. Et depuis quelques années, il y a de nombreuses associations qui font des choses intéressantes. Toulon passe progressivement du statut de ville maudite à celui de ville agréable à vivre. Toulon est passée de « ville sale » à « ville propre » et devant l'effort qui est fait, les gens, dans l'ensemble, respectent plus leur ville. Avec l'ouverture du tunnel, on peut dire que les problèmes de circulation sont réglés. Les étudiants sont de retour avec le nouveau pôle universitaire, les touristes sont plus nombreux, la culture revient en force et l'on commence à dire que cette ville est belle. Que demander de plus ?

Jean-François reconnaît que le changement est là et s'en félicite. Tous les indicateurs sont au vert. Et il compte bien apporter sa pierre à cet édifice







ésideri, ça veut dire  
«désirs» en italien.

Jacques Désidéri, la petite  
soixantaine, porte son nom à la perfection.  
Sourire tranquille, voix douce et une devise :  
« Pas de sport, pas de légumes »

Il a fait des études de langues et de linguistique à Nice avant de se retrouver au Gabon... prof de Gym.

Puis au Club Med à la fin des années 70 où il s'occupe des circuits touristiques, des excursions pour les vacanciers avant le tourisme de masse, avant l'arrivée des gestionnaires et des investisseurs qui transformeront ce tourisme de pionniers par un tourisme industriel. Les devoirs de la vie de famille le ramèneront dans sa ville en 1993. Depuis 20 ans, il gère une franchise du Club Med installée en centre-ville, rue Jean Jaurès.

Quand Jacques prend la parole, il ne la lâche plus.

— Mes racines, c'est Toulon, le Toulon des années 60. C'est le lycée, le rugby, le vélo, la plage, la pêche aux poulpes. Toulon me fait penser à San Francisco. San Francisco, c'est une belle baie, une base militaire... et pourquoi San Francisco a-t-elle cette aura que Toulon n'a pas ? On en est resté aux marins, aux putes et au baignage. Toulon peut être un San Francisco en devenir. On monte

au Faron comme on monte aux collines de SF.

Ça fait cinquante ans que j'entends parler de la rénovation de la vieille ville. Ça s'accélère depuis quelques années. Pour le tourisme, il faut trouver sa place, donner envie, savoir accueillir les croisiéristes et développer ses spécificités entre deux gros voisins comme Marseille et Nice.

Même si l'image de la ville a changé, il y a encore à faire.

En terme de développement touristique, il faudrait que le Var, et *a fortiori* Toulon, développe du tourisme réceptif. Les touristes, dans le futur, vont plutôt visiter l'Europe. Et faire des sauts de puces d'un point à l'autre. Il faut impérativement qu'il atterrisse ici.

On part de loin mais rien n'est impossible. Je crois au potentiel de cette ville. En face de la boutique, j'ai un sex-shop. Mon franchiseur me le reproche mais moi, je revendique la mixité, celle des commerces comme celle des hommes. C'est cela qui évite la vitrification des centres-villes et qui maintient une activité urbaine face aux grands centres commerciaux périphériques. En vérité, il faut placer l'humain au centre de tout et laisser la nature reprendre ses droits. Il faut aider, mais laisser la liberté aux commerçants, contrôler la spéculation, autoriser les petits baux...

La vie, c'est les sex-shops, les relieurs, les restaurateurs... pas Vuitton et Gucci.



Les mythiques kiosques de la Poste



Ruelle de la basse ville





Julien Meyrignac  
est un varois de l'est  
(Saint-Raphael).

Cet ancien rugbyman ne connaissait alors Toulon qu'à travers le fil de du rugby varois et la plaisanterie habituelle : «Plaisir d'offrir, joie de recevoir !».

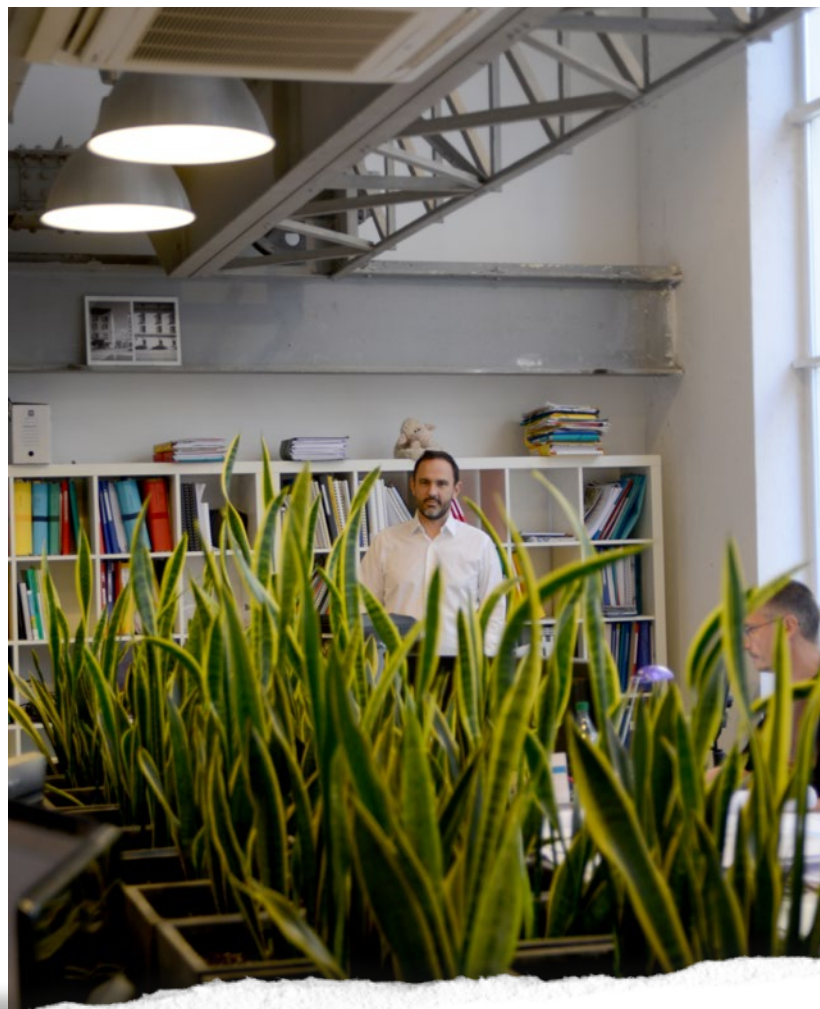
Après des études de géographie et de sciences économiques puis un troisième cycle d'urbanisme, il s'installe à Toulon, salarié d'une société de conseil en urbanisme, en considérant son passage dans la ville comme une simple étape dans sa carrière. Il créera finalement sa société en 1997 pour faire un « urbanisme différent » en s'installant provisoirement à Ollioules avec l'intention, à terme de s'installer à Toulon, la ville étant alors aux mains du FN.

Avec près de 70 collaborateurs répartis sur 7 agences sur la France entière (mais le siège est à Toulon), Citadia (sa société) concrétise ses ambitions : gagner de grands concours d'urbanisme face aux plus grandes équipes d'envergure internationale, et tout cela depuis la base tactique toulonnaise installée dans un ancien local industriel du centre-ville.

— On a cherché longtemps le local qui serait à notre image. On a trouvé ce loft de 500m<sup>2</sup> en centre-ville. Un coup de chance dans cette ville qui est agréable et pas encore démesurément spéculative, complète Julien.

— Il y a vingt ans, Toulon, c'était Beyrouth, confie-t-il. Mais j'ai ado é m'y installer. Un coup de foudre. On a du mal à imaginer qu'on pouvait entrer en voiture dans la basse ville et se garer sur la place Puget. Aujourd'hui, avec une transformation très lente mais profonde, la ville ne s'est pas standardisée aux couleurs des grandes « franchises » mondiales, ne s'est pas homogénéisée sous les codes d'une mode architecturale et urbanistique, ne s'est pas « perdue ». Du coup, le temps accordé au changement évite les bouleversements. La ville a complètement changé mais quand on demande aux gens, ils vous disent que les choses ont, justement, peu changé. C'est le paradoxe toulonnais.

Julien Meyrignac trouve que la ville se transforme dans un mouvement très souple, très humain. En respectant tout le monde. Il considère aujourd'hui que Toulon est une ville aimable et facile. Facile dans le rapport à l'espace, dans les relations humaines, Pour preuve, son épouse, basque d'origine, ne quitterait pour rien au monde sa ville d'adoption.





La Brasserie Chantilly, place Puget



Jean Lacreusette est né à Toulon le jour où la flûte française était sabordée dans la rade. Il tient depuis 43 ans le Bar de la Bourse, petit estaminet étroit ouvrant sur la rue, en face de la Bourse du Travail (d'où son nom). Le bar avait été tenu par son grand-père puis par sa mère. Une affaire de famille. Du Toulon d'avant, avant Maurice Arreckx, avant Trucy, avant le Front National, il parle avec émotion.

— C'était plus vivant avant. Moins propre, moins joli mais plus vivant. En face, à la Bourse, on avait les syndicats. Y'avait du monde. Des fois, ça se cognait un peu. Et puis, avec la prison derrière et le palais de Justice devant, ça faisait du passage. Lorsqu'il y avait des exécutions capitales, dans la cours de la prison, les gens qui avaient vue sur la cour louaient leurs balcons à ceux qui voulaient voir ça. Et on venait de loin. Certains descendaient de Draguignan. Alors forcément, on venait boire un coup.

Jean passe un énième coup d'éponge sur son comptoir, relance un café et sert un Fernet-Branca à un client pressé. En face, l'ancien Palais de Justice (devenu Bourse du Travail en 1927) résonne du bruit du chantier. Les ouvriers s'affairent, déposent une poutre, remontent un étau, évacuent du ciment. La façade de la prison aligne des yeux aveugles au travers desquels se glisse un immense ciel bleu.

— Quand j'ai commencé à m'occuper du bar, c'en était déjà fini du Chicago d'avant-guerre. La ville basse s'était calmée, la prostitution s'était déplacée. Il y avait bien encore le quartier de la Visitation. Mon père était horloger et il réparait les montres de ces dames. Et il m'envoyait faire les livraisons. Je les aimais bien. Elles étaient gentilles... Et entendons-nous bien... je NE faisais QUE les livraisons.

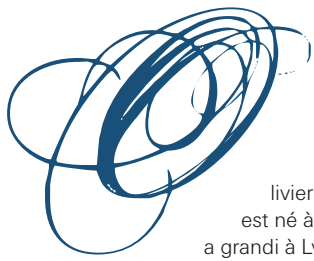
Encore un coup de chiffon sur le comptoir. — Bien sûr que c'était mieux avant. Mais si c'était si mieux que ça, avant, c'est parce que c'était notre jeunesse et que c'est elle qu'on regrette.

Jean, philosophe, tout en nettoyant son percolateur « Made in France », regarde rêveusement le trottoir d'en face où cet immeuble de la Bourse, cet ancien Palais de Justice va devenir un...Monoprix !





Intérieur du bâtiment des halles municipales.



Olivier Stephan est né à Vénissieux, a grandi à Lyon, y a fait ses études de lettres puis est devenu professeur de français expatrié à Berlin. Mais il était plus attiré par l'étranger que par le professorat. Et, comme gamin il souhaitait être journaliste sportif... Dont acte dans un hebdomadaire de l'Ain puis dans un journal franc-comtois. Poussé par des raisons personnelles, il vient s'installer à Toulon, sans contacts, sans amis. Ce sont les années de vache enragée. Puis, de piges en piges, de mission en mission pour divers supports, il intègre la rédaction de Métropole Var. Lorsque le dirigeant et fondateur du magazine souhaite prendre sa retraite, Olivier, le membre le plus expérimenté de l'équipe, décida de reprendre le titre. Nouvelle maquette, nouvelle ligne rédactionnelle, nouveau défi, il ajeunit la formule et la redynamise en ouvrant la ligne éditoriale à l'actualité, à la culture alors que le mensuel était plutôt orienté économie.

Il redéploie le service commercial. Autour d'une équipe de quatre permanents et de journalistes free-lance, il apprend le métier de dirigeant d'entreprise en se frottant aux réalités du secteur de la presse. Signe que Toulon retrouve un attrait certain, il déménage ses bureaux de la zone commerciale Grand Var jusqu'au centre-ville de Toulon et redécouvre une qualité de vie et un cadre de travail qu'il qualifie d'exceptionnel.

— C'est presque une ambiance de village que l'on trouve entre la place Puget, le Cours Lafayette... Des petites rues, des petits restos. C'est agréable. On donne un rendez-vous au journal et on se retrouve sur la place de l'Opéra à boire un café avec un annonceur ou un confrère. La convergence des volontés municipales, de la création de la zone franche et de la réhabilitation soutenue par l'ANRU ont eu un effet visible. Un cercle vertueux se met en place. Et avec la baisse du trafic routier dans la ville, on parle moins fort dans la rue.

Néo-toulonnais convaincu, Olivier reconnaît n'avoir aucune volonté de s'installer ailleurs et reste agréablement surpris lorsque, désormais, ses amis l'appellent pour passer le voir et découvrent le « scandaleusement » mignon port du Mourillon.





Place de la Liberté

OUT  
RAGEDUS





Place Amiral Senes





Le quai des pêcheurs au petit matin





Petit matin serein sur l'avenue de la République





Vitrine sur l'avenue de la République



La vitrine nostalgique du Bottier d'Orsay, rue d'Alger.



Placette de la basse ville.



Le linge aux fenêtres (et en toiture).





En terrasse pendant la finale



Jour de liesse avec le retour des héros, le 1<sup>er</sup> juin 2014.



Le peuple toulonnais fête le doublé historique, le 1<sup>er</sup> juin 2014.



Jour de liesse avec le retour des héros, le 1<sup>er</sup> juin 2014.



Immortalisons l'événement !



Tunnel technique reliant les tubes nord et sud.



Le tube sud du tunnel, quelques jours avant son ouverture



L'histoire de la typographie commerciale trouve à Toulon une galerie à ciel ouvert. Une multitude de traces écrites voire d'enseignes encore en activité persiste sur les façades, essentiellement dans la basse ville. Elles déploient leur élégance, leur nostalgie ou leur évident mauvais goût en une palettes de couleurs incroyables qui ne demandent qu'à être contemplées. Morceaux choisis.





A la mémoire de  
Miquette  
Les anciens marins  
reconnaissants

